

Dunhuang

敦煌

TRÉSORS SUR LA ROUTE DE LA SOIE

Située dans l'État septentrional de Gansu, Dunhuang fut l'une des premières étapes chinoises de la mythique Route de la soie (*sīchóu zhī lù* 丝绸之路). Aux confins de la Chine, cette oasis au milieu du désert de Gobi, où se croisaient les caravanes, est pétrie d'une histoire cosmopolite. À quelques encablures de la ville, des vestiges percent le mystère de ce passé légendaire...

Ce qui frappe en premier lorsqu'on entre dans la ville de Dunhuang, c'est l'eau qui coule en abondance, le long des routes, dans des rigoles qui débordent vers les champs cultivés, au milieu d'un paysage totalement désertique. Le *Míngshāshān*, 鸣沙山, ou « Mont des sables chantants », gigantesque dune de sable située au bout de la longue avenue au sud de la ville, évoque par son nom le bruit caractéristique du sable dégringolant des dunes sous l'effet du vent et ne cesse de rappeler qu'il s'agit bien là d'une oasis en plein désert.

Étape historique de la Route de la soie

Première ville chinoise située à 2 300 km de Beijing, vers l'ouest, à l'extrémité de l'étroit corridor du Hexi dans la province du Gansu, Dunhuang a été pendant des millénaires une ville phare de la Chine, étroitement associée avec la très célèbre Route de la

soie. Combien de voyageurs l'ont sans doute bénie lorsque, venant des bords de la Méditerranée, ils avaient pour dernier obstacle, avant d'atteindre la Chine, le redoutable et parfois mortel désert du Taklamakan, avec ses tempêtes de sable et ses températures dépassant les 50 degrés ? Au sortir de cette épreuve, les chameaux harassés des caravanes atteignaient alors Dunhuang, miraculeusement arrosée par l'eau des montagnes alentour. Grâce à sa situation géographique, la ville a survécu aux aléas de l'histoire, parfois soumise par les Tibétains ou les Turcs, et régulièrement reconquise.

Elle garde aujourd'hui l'allure d'une petite ville de province, avec une atmosphère de « désert des Tartares ». Non loin de la ville, on trouve encore les ruines des anciens postes de garde qui composaient les bastions les plus avancés de la Grande Muraille. Dunhuang était un lieu stratégique où la Route de la soie se partageait en deux pour contourner le Taklamakan. Les ruines des fortifications en terre qui défendaient les accès de la ville le long des deux routes, le *Yángguān* au sud-ouest (阳关, Passe du Sud) et le *Yùménguān* au nord-ouest (玉门关, Passe de la Porte de Jade), subsistent encore. De même, à quelques kilomètres de là, demeure un modeste mur de

terre et de paille, vestige de la Grande Muraille des Han.

Ces décombres datent de la création de la ville de Dunhuang, il y a plus de deux mille ans. À cette époque, l'empereur Wudi de la dynastie des Han de l'Ouest conquiert toute la région à l'issue d'affrontements mémorables contre les Xiongnu (ancêtres des Hun). Les plus grands généraux Han combattirent plusieurs années avec plus de 10 000 cavaliers. À l'issue de la dernière bataille, en l'an 117 avant notre ère, le pays fut conquis et plusieurs centaines de milliers de travailleurs furent envoyés pour peupler la région. Dunhuang devint une préfecture chinoise importante, tête de pont de l'Empire.

Ces vestiges évoquent la grandeur d'une région au carrefour des cultures, des techniques et des langues, à une époque où le commerce vital entre l'Europe et l'Asie s'y retrouvait. Combien de trésors se sont échangés ici, de secrets de fabrication, d'inventions, de marchandises ? D'un côté la soie, le jade, les laques ; de l'autre les épices, le bois précieux, les verreries, les chevaux. Avec un peu d'imagination, les rues poussiéreuses de Dunhuang pourraient encore s'agiter de l'effervescence des siècles passés. Les caravansérails qui abritaient les voyageurs répétaient alors toutes les langues :

Le saviez-vous ?

Il est amusant de remarquer que le mot français « chameau » ressemble phonétiquement au mot « désert » en chinois *shāmò* (沙漠). En chinois, « chameau » se dit *luòtuo* (骆驼).





© RMN (Musée Guimet, Paris) / Thierry Ollivier

◀ Paul Pelliot dans la
« niche aux manuscrits »
de la grotte P.
Photo :
fonds Paul Pelliot
(1878 – 1945),
orientaliste
et archéologue.
Négatif verre.
Mission en Asie centrale
(1906 – 1908).



► Vue de Touen Houang.
Photographie de :
fonds Paul Pelliot
(1878 – 1945).
Mission en Asie
(1906 – 1908).

© RMN (Musée Guimet, Paris) / Thierry Ollivier

le chinois, l'ouïghour, le sogdien, le turc, le tibétain, le mongol ou le tangut.

Dunhuang a atteint son apogée sous la grande dynastie de Tang au VII^e siècle. L'Empire chinois était alors le plus imposant et l'empereur Taizong contrôlait un territoire inégalé, qui s'étendait de la mer Caspienne à la Corée.

Les grottes de Mogao

Que subsiste-t-il de cette splendeur à Dunhuang ? Le véritable joyau de la ville a longtemps été ignoré car il se trouve dans un endroit très discret, à l'écart des grandes voies de communication, à seulement 25 km du centre de la ville. Pour l'atteindre, il faut s'écarter de la route principale qui mène à l'aéroport et s'enfoncer vers le sud jusqu'à

la vallée de la rivière Dachuan. On découvre alors un fleuron de l'archéologie chinoise, les grottes de Mogao, ou encore le monastère des Mille Bouddhas. Une falaise de plus de 1600 m de long est creusée d'une myriade de grottes réparties sur plusieurs étages, chacune abritant des trésors de l'art bouddhique. La présence de ces sculptures, similaires à celles de Longmen (Henan) ou de Datong (Shanxi), suffirait à rendre le lieu unique ; mais ce sont surtout les peintures murales, exceptionnellement bien conservées grâce à la sécheresse de la région, qui font la richesse de Mogao. Le site a été classé en 1987 au patrimoine mondial de l'Humanité par l'UNESCO. On sait aujourd'hui, d'un texte ancien, que ce monastère a été créé en l'an

366 sous la dynastie des Wei du Nord par un moine, suite à une révélation qu'il aurait eue. Progressivement, des centaines de grottes ont été creusées dans la falaise, d'abord en guise de cellules pour les moines, plus tard comme autels privés, financés par de riches familles. Après plus de 700 ans d'existence, le monastère a finalement été abandonné vers l'an 1000, très probablement lorsque la région fut conquise, vers 1036, par les Tangut d'origine tibétaine. Il reste aujourd'hui 492 grottes, plusieurs milliers de statues et plus de 40 000 m² de peintures. Malgré l'usure, ces grottes témoignent de la richesse et de la variété de l'art bouddhique et, surtout, de son évolution en Chine au fil du temps : un cas unique pour l'histoire de l'art.

Une bibliothèque millénaire

Comme dans les meilleurs romans d'aventures, derrière ces délicats trésors d'art, les Mille Bouddhas gardent encore leur plus précieux secret. Le monastère désaffecté a été délaissé pendant près de mille ans. Ce n'est qu'en 1899 qu'un moine nommé Wang redécouvre le site et entreprend de le restaurer. En nettoyant la seizième grotte, le moine heurte l'un des murs qui rend un son creux. Une fois démoli, il y découvre une petite cache remplie du sol au plafond de manuscrits en rouleaux : une bibliothèque entière, vieille de plus de mille ans, principalement composée de textes sacrés bouddhiques, mais aussi de textes médicaux, d'almanachs, de calendriers... Au total, près de 40 000 manuscrits, écrits dans plus de trente langues, dont certaines ont aujourd'hui disparu, attendaient là, parfaitement conservés par l'aridité du climat et l'obscurité. Jamais autant de textes aussi anciens n'avaient été trouvés en un même lieu. La découverte s'ébruait vite auprès d'explorateurs étrangers qui sillonnaient déjà la région à la recherche des mythiques cités du Taklamakan englouties dans le sable. Le Britannique d'origine hongroise Aurel Stein fut le premier à visiter les lieux en 1907, emportant plusieurs milliers de rouleaux avec lui. Puis ce fut le tour du Français Paul Pelliot, du Japonais Otani, du Russe Oldenburg... En quelques années, la quasi-totalité des ouvrages fut dispersée aux quatre coins du globe. Aujourd'hui, grâce à la numérisation entreprise par différentes bibliothèques, des centaines de chercheurs continuent d'étudier ces manuscrits, créant une nouvelle discipline « la dunhuangologie ». Les documents sont disponibles sur le site de l'International Dunhuang Project de la British Library (<http://idp.bl.uk>), programme de numérisation auquel s'est associée la Bibliothèque nationale de France qui a mis en ligne ses propres éléments depuis février 2009 (<http://idp.bnf.fr/>). Parmi les documents les

plus spectaculaires trouvés à Dunhuang, une magnifique carte d'étoiles, la plus ancienne connue au monde, dessinée vers l'an 650, et le plus ancien livre imprimé, un Sutra du Diamant, datant de l'an 868 de notre ère. À Dunhuang même, il ne reste qu'une poignée de manuscrits, moins d'une centaine, dont certains sont exposés au musée de la ville.

Dunhuang de nos jours

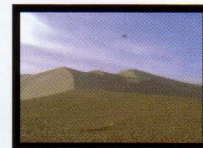
Dunhuang ne garde aujourd'hui qu'une bien pâle copie de son passé prestigieux. À environ 20 km au sud-ouest de la ville, une ancienne ville chinoise a été entièrement reconstituée pour les besoins d'un film à grand budget, en 1987. Le décor est souvent visité par les touristes qui ne font que passer. Mais avec son authenticité approximative, le site n'a pas rendu la véritable atmosphère qui envoûtait cette mythique escale de la Route de la soie. Néanmoins, avec l'essor économique chinois, la ville moderne se transforme progressivement. En 1999, elle comptait déjà plus de 130 000 habitants, et les nouveaux hôtels se multiplient encore. Jusqu'à peu, Dunhuang n'était accessible qu'en avion (la gare ferroviaire la plus proche se trouvant à 130 km) mais une gare de taille a été aménagée pour faciliter l'accès à la ville.

L'ascension des dunes de sable du Mingshashan (hautes de 250 m) peut actuellement se faire à pied ou à dos de chameau et la descente, sur des luges, voire en parapente. En contrebas se trouve le **Yuèyáquán**, 月牙泉, « lac du Croissant de Lune », magnifique petit lac en forme de croissant. Du sommet de la dune, on découvre le paysage de la Route de la soie qui se poursuit vers le grand ouest, par Turfan, Urumqi et Kashgar. Autant de lieux authentiques qui témoignent de la richesse de la Chine : la soie, dont seuls les Chinois connaissaient le secret de fabrication. ●

Jean-Marc Bonnet-Bidaud

Dites-le en chinois

- **Dūnhuáng**
敦煌
(敦 sincère + 煌 lumineux)
- désert de Gobi
Gēbì Shāmò
戈壁沙漠
- désert du Taklamakan
Tākèlāmāgān Shāmò
塔克拉玛干沙漠
- grottes de Mogao
Mògāo kū
莫高窟
- grotte des Mille Bouddhas
Qiānfó dòng
千佛洞
- Europe
Ōuzhōu
欧洲
- Asie
Yàzhōu
亚洲
- carrefour des cultures
wénhuà jiāoróng zhī dì
文化交融之地
- archéologie
kǎogǔxué
考古学
- art bouddhique
fójiào yìshù
佛教艺术
- monastère
sì
寺
- La Bibliothèque murée
(grotte des sutras cachés)
Cángjīng dòng
藏经洞
- statue
diāoxiàng
雕像
- lieu stratégique
zhòngdì
重地
- les Xiongnu
Xiōngnú
匈奴



▲ Découvrez d'autres photographies sur le site de Planète Chinoise